

## Prologue

# QUAND LA FIN N'EST QU'UN DÉBUT

*9 décembre*

*Sainte Léocadie*

Le touriste qui découvre la capitale des Hauts-de-France est berné par ses premières sensations. Le ciel nuageux, les maisons serrées, les bistrotts bondés peuvent lui laisser croire qu'il arrive en des contrées austères mais chaleureuses, un territoire où carbonade rime avec camarade.

C'est mal connaître l'âme nordiste. Le Lillois est simple, débonnaire, courtois, fêtard, d'un commerce agréable et ouvert sur le monde, à commencer par ses voisins belges et anglais, mais il est sournois et farouchement communautariste. Ainsi, le vivat, sorte de baptême au champagne, est-il toujours pratiqué lors des mariages et des grands événements familiaux. Tout Lillois qui se respecte connaît, à l'endroit comme à l'envers, la chanson du *P'tit Quinquin*, tout grand patron peut dessiner les yeux fermés la cartographie des baraques à frites à dix kilomètres à la ronde autour de son domicile. Fût-il

exilé à Paris, Marseille ou Saint-Jean-Pied-de-Port, le Nordiste voit d'autres traditions non écrites dicter son existence : s'il peut bouder la braderie ou le carnaval, snober la ducasse de Bailleul et les géants de Tourcoing, il gardera le culte de la discrétion. Le Lillois commet peu de charivari dans les campings, ne jette pas ses poubelles par la fenêtre et étale rarement son argent.

Surtout, son image de mangeur de frites et buveur de bière cache aux étrangers son âme industrielle. Le visiteur de passage, flânant entre les murs de briques noircis et les façades percées de fenêtres modestes, peine ainsi à croire que la région a engendré les plus grandes fortunes de France.

La façade du 42, rue Royale à Lille, héberge discrètement l'une d'entre elles. Mêlant joliment pierres taillées en pointes-de-diamant et briques rouges, son style flamand raconte un pan de la longue histoire régionale. Quatre portes-fenêtres ouvrent le rez-de-chaussée sur un petit jardin à l'anglaise, protégé des regards par un mur imposant et un portail tout aussi massif.

Les Sainte-Sévère y vivent depuis 1745. Derrière les carreaux biseautés du premier étage que le passant peut apercevoir par-dessus le mur, les tapisseries à l'ancienne réchauffent une chambre trop grande. C'est là, en ce jour de décembre, qu'Adalbert de Sainte-Sévère s'apprêtait à faire sa sieste. L'après-midi était à peine entamé et Adalbert se sentait bien. Son fauteuil était moelleux, un plaid en cachemire bien chaud enveloppait ses jambes, et les flammes du feu se reflétaient sur le parquet ciré. Il avait fini sa tasse de chicorée, refermé son livre et admirait le ciel. Les branches couvertes de givre griffonnaient des ombres sur le ciel blanc. Les bruits de l'avenue étaient étouffés par les rideaux de velours,

les voitures roulaient au pas à cause de la neige, et le jardin, surtout, qui séparait la maison de la rue formait un écran ouaté.

« Si seulement... » Le vieillard scruta les branches argentées qui brillaient, il soupira, renifla un ou deux coups discrètement et referma les yeux. Il s'adossa au fauteuil. Et il mourut. Dans un coin de la chambre verte, un grand oiseau rose se mit à crier en sautillant sur un guéridon.



OÙ L'ON RÉVISE QUELQUES  
RÈGLES DE BIENSÉANCE

*9 décembre*

*Sainte Léocadie, toujours*

Le coiffeur brancha le sèche-cheveux, et Mathilde de Sainte-Sévère fronça le nez. Ce bruit lui donnait la migraine. Dans le fauteuil d'à côté, les mèches emmêlées sur les yeux, Louise haussa la voix pour couvrir le ronflement de la soufflerie.

— Et alors, je lui ai dit que ce n'était plus possible ! Franchement ! Tu as voté pour qui, toi ?

Mathilde fit mine de n'avoir pas entendu. Louise posait parfois des questions insupportables. Est-ce que l'on raconte à son coiffeur quel bulletin on a fourré dans l'urne ? On ne parle pas de ses problèmes de santé en public, on ne met pas les doigts dans son nez, on ne partage pas ses malheurs conjugaux. Et on ne discute pas politique. Mathilde avait peu de principes, mais tenait à ces règles comme un escargot à sa coquille. En plus d'être mal élevé, parler politique était ennuyeux au possible. Le meilleur moyen de flinguer une soirée. Ou

une séance chez Fred. La voix du coiffeur interrompit ses réflexions :

— Alors, on coupe ?

La tête penchée, elle s'examina dans le miroir : la couleur toute fraîche lui donnait bonne mine, mais un coup de ciseaux restait indispensable. « Il était temps que je vienne, pensa-t-elle. J'avais une tête de cadavre. » Ses pommettes saillaient. Elle avait peut-être un peu trop forcé sur les jus détox la semaine dernière.

— Oui, mais pas trop court.

— Trois centimètres. Je vais dégrader un peu les pointes sur les côtés, pour donner du mouvement. Vous serez canon pour votre dîner ce soir.

— D'accord.

Tout en jouant du ciseau, Fred continuait à jacasser au-dessus de sa tête.

— Vous n'avez jamais eu envie de tester le blond platine ?

— Bof, pour ressembler à Lindsay Lohan...

— Mais non ! Pensez à Marilyn Monroe, Uma Thurman ! Vous devriez tenter, vous seriez divine.

Louise approuva.

— Tu serais fabuleuse. Ça éclaircit le visage, regarde-moi !

Le coiffeur glissa un regard vers les anglaises de la jeune femme et étouffa un fou rire. Elle était opposée à Mathilde de Sainte-Sévère comme le gin au whisky, la coriandre au persil et, depuis le temps qu'il les bichonnait une fois par mois, il se demandait encore ce qui les rapprochait. Grande, blonde, dotée d'une forte poitrine, Louise détestait la vue du sang, les odeurs corporelles et la musique électro, elle vénérât les robes trois-trous, qui soulignaient sa silhouette de pin-up, et la flûte traversière.

Mathilde était fine comme un salsifis, noyait ses cheveux châains (trop communs) sous un roux flamboyant, se barbouillait les cils de mascara, ne savait pas distinguer un clavecin d'une clarinette. Elle hantait les expositions des photographes de l'école de Düsseldorf, mixait allègrement vêtements de créateurs *arty* et pièces vintage. Quand Louise dégustait les derniers potins avec la gourmandise d'un enfant, Mathilde considérait autrui, fût-il tête couronnée, comme un cafard. Rien n'était interchangeable entre elles, et surtout pas leur coiffure. Le coiffeur rectifia avec diplomatie :

— Pour Mathilde, je pensais à quelque chose de plus court.

Mathilde se fichait de l'opinion de Louise comme de celle de Fred. Elle détestait le blond, une couleur de pouffe. Elle préféra se concentrer sur l'odeur de laque. Elle adorait ce parfum métallique, un peu acide, l'odeur de la propreté, du soin. L'odeur de la beauté. Fred la tira encore une fois de sa bulle.

— Avec cette nouvelle technique de coloration, vous devriez être tranquille au moins un mois.

— Je préfère revenir dans trois semaines.

Tout plutôt que risquer d'avoir des racines. Toujours souriant, Fred fignolait la frange.

— J'ai croisé votre grand-père dans la rue en début de semaine. Il est drôlement en forme pour son âge...

— Oui, dit Mathilde. Il est increvable.

— Il est un peu caractériel, dit Louise de son fauteuil, et complètement tyrannique.

Mathilde la coupa d'une voix cassante :

— Il vit comme il veut. C'est son droit.

Quand elle rentrerait tout à l'heure se changer pour dîner en ville avec Martin, son mari, Adalbert gronderait

sûrement qu'elle n'avait rien fait de sa journée, elle grincerait des dents et claquerait une porte ou deux, mais, en attendant, elle ne laisserait personne critiquer sa famille. C'était son privilège.

\*\*\*

Sa pochette d'ordinateur serrée contre sa poitrine, Martin De Boer s'élança à travers la gare à petites foulées, droite, gauche, encore à droite, fendant une masse compacte qui semblait avancer au ralenti. Il détestait courir avec une cravate et une veste, mais il était seize heures quarante-trois, sa réunion était à dix-sept heures. Il espérait attraper le bus. Une dernière embardée le jeta sous la casquette du parvis. Il vit, au bout de l'avenue, les feux arrière du bus qui glissaient entre les voitures. Seize heures quarante-sept. Tant pis, il allait sauter dans un taxi.

Son téléphone vibra au moment où il claquait la portière. Il jeta un œil à l'écran, s'excusa auprès du chauffeur, décrocha, reconnut à peine la voix au bout du fil. Elle semblait mâcher du papier.

— Martin !

— Mathilde ?

— Grand-père est mort.

Martin couvrit le combiné d'une main et se pencha vers le chauffeur :

— On va aller rue Royale, au 42, s'il vous plaît.

— OK.

Le taxi mit son clignotant et obliqua vers la vieille ville.

— J'arrive, Mathilde.

Il appela le bureau pour prévenir qu'il ne serait pas là à dix-sept heures.

\*\*\*

Sous l'œil rigolard des gardiens du palais des Beaux-Arts, l'homme était en méditation devant une ronde de livres qui se chevauchaient jusqu'à la coupole. Le plus jeune des vigiles donna un coup de coude à son collègue.

— Il est hypnotisé ou il a bu ?

— Ben, tu sais pas qui c'est ?

— Nan.

— C'est un artiste. Et c'est le fils Sainte-Sévère. Tu es en train de garder sa salle, mec.

Le gardien était un intérimaire ; c'était sa première incursion dans le milieu de l'art et du patrimoine. Il considéra le visiteur, son pantalon et sa parka d'une couleur indéfinie, ses baskets anonymes, ses cheveux un peu trop longs sur la nuque, ses petites lunettes en fil de fer : difficile d'imaginer qu'il s'agissait de l'héritier des Conserves Sainte-Sévère, dont le nom était gravé en lettres dorées sur la plaque des mécènes dans le hall du palais.

— Vache ! souffla-t-il.

Figé devant la construction éphémère, Victorien de Sainte-Sévère en savourait l'effet. La pyramide serait détruite à la fin de la semaine, et les livres seraient distribués aux visiteurs. Victorien y tenait particulièrement. Savoir que des petits morceaux de son installation – et par là, un peu de lui-même – seraient emportés, dispersés et gardés au fond d'un tiroir, sur une étagère, dans un sac à main, l'emplissait de joie. À trente-cinq ans,

pour la première fois, il avait le sentiment de laisser une trace derrière lui.

Les visiteurs flânaient dans la salle, tournaient autour de la pile de livres, étonnés ou amusés. Une famille de touristes américains se photographia devant l'installation en poussant de grandes exclamations, et leur geste émut Victorien. Dans quelques jours, quelque part, à Philadelphie ou Newark, on parlerait de son œuvre.

Il quitta le musée à l'heure de la fermeture, après un détour par la galerie des sculptures. L'œil sévère des adonis et des victoires guerrières lui rappela que la route était longue avant d'accéder à l'immortalité, et une nouvelle angoisse lui serra le ventre. Elle l'accompagna à travers la place de la République, le long du boulevard de la Liberté et de la rue Nationale. Les passants emmitoufflés le frôlaient sans voir sa détresse. Cette installation temporaire au palais des Beaux-Arts à l'occasion de la Biennale du papier n'était qu'un pas minuscule, Victorien le savait : demain, tout le monde les aurait oubliés, lui, son rêve et ses idées. Il devait franchir l'étape suivante.

Rue des Vieux-Murs, les fenêtres de leur petit appartement formaient deux taches de lumière dans la façade de briques. Ils avaient acheté ce T2 juste avant leur mariage. Une bonne affaire, selon Sophie, et elle avait eu raison : l'immeuble, dont les fenêtres menaçaient alors de tomber, avait été rénové, et le prix du mètre carré avait flambé. Le salon faisait la taille d'un mouchoir, mais Victorien passait l'essentiel de ses journées dans son atelier, sa femme était au bureau trois cents jours par an ; un salon et une chambre suffisaient à meubler leurs soirées.

Sophie le guettait, assise sur le canapé devant la télévision éteinte.

— J'ai essayé de t'appeler dix fois !

Victorien possédait bien un portable, mais il ne savait jamais où il était, et cela tenait presque du miracle quand il le trouvait dans sa poche. Aujourd'hui, il l'avait laissé dans le panier à pain.

— J'étais aux Beaux-Arts.

Elle se leva, lui prit la main avec douceur.

— J'ai une mauvaise nouvelle. Adalbert est mort.

Victorien regarda sa femme. Sa bouche trembla un peu et il chercha un siège.

*Honnêtement, je ne pensais pas mourir un mercredi, mais qui connaît le jour et l'heure ? Quant à la manière, assis dans un crapaud gris, une tasse de chicorée encore tiède à portée de main, encore moins. Difficile de savoir ce qui m'a pris ce jour-là, je n'étais pas plus fatigué que d'habitude, mais il faut croire que c'était la minute de trop, celle qui fait déborder le vase. Je m'étais enfin décidé à relire Un échec de Maigret, il faisait beau et, tout d'un coup, bam ! le grand trou noir. En un quart de seconde, moi, Adalbert de Sainte-Sévère, je suis passé à la colonne des pertes.*

*Voilà, je suis mort. Ça arrive même aux meilleurs, paraît-il. C'est, ma foi, assez confortable. Un peu énervant, mais confortable. Confortable, parce que je n'ai plus à courir partout ni à m'occuper de tout ; énervant, parce qu'il me restait pas mal de bricoles à terminer, et s'il y a bien une chose qui m'insupporte, c'est l'outil lâché en plein ouvrage. Chez les Sainte-Sévère, on finit ce qu'on doit faire. J'ai heureusement pu poser quelques jalons.*

*Une chose me chiffonne terriblement : être mort la veille de mon rendez-vous chez le barbier. Me voilà avec la moustache raplapla et les cheveux sur les oreilles pour l'éternité. C'est moche.*

## 2

### TU SERAS POUSSIÈRE

*12 décembre*

*Saint Corentin (sans doute un moine, mais l'auteur se fie au nom pour émettre cette hypothèse)*

— Au revoir, Adalbert.

La voix de l'abbé retomba comme une pomme écrasée, et le vent l'engloutit dans les allées du cimetière. Une centaine de silhouettes se serraient à distance respectueuse de la tombe. Au premier rang, sanglé dans son manteau de cachemire, les pieds posés en équerre dans deux flaques de neige molle, Arthur de Sainte-Sévère s'inquiétait pour ses derbys à semelles surpiquées. Il tenta d'occulter le drame à venir en contemplant le caveau le plus proche : une stèle lisse comme une tarte au chocolat, surmontée d'un ballon de foot en marbre noir et blanc. Pas de chance pour Adalbert qui détestait le foot. Un rire stupide lui étira la bouche. De l'autre côté de la tombe, un vieil homme surprit sa grimace et le fusilla du regard. Même sa sœur Mathilde fronça les sourcils.

— Arrête tout de suite, siffla-t-elle en lui pinçant le bras.

Le front penché vers le cercueil, l'archiprêtre continuait à monologuer dans l'air glacial.

— Adalbert de Sainte-Sévère nous manquera. Mais sa force, son humanité, sa grandeur d'âme restent avec nous. Elles nous accompagneront jour après jour, jusqu'au soir où, comme lui, nous rejoindrons notre Seigneur et vivrons dans une béatitude éternelle.

— Amen !

Toute l'assistance ploya le col avec componction, à l'exception d'Arthur, le nez en l'air, se demandant s'il pourrait retrouver la chaleur de sa voiture avant qu'il ne pleuve. Arthur détestait plus que tout au monde avoir les chaussettes mouillées. Ces gros nuages gris flottants, bas et lourds, au-dessus de la ville, pourraient bien avoir la peau de ses chaussures en veau glacé. Mais enfin, on était à Lille, une région où le gris n'était parfois qu'illusion ; il sauverait peut-être ses derbys si le père Simon accélérât un peu le rythme. Le père Simon, sans doute moins fragile des pieds et moins porté sur la chaussure, ouvrit son missel et attaqua d'une voix posée la huitième lettre de saint Paul apôtre aux Romains. Résigné, Arthur ferma les yeux et recroquevilla ses orteils.

\*\*\*

Une heure plus tard, Mathilde de Sainte-Sévère ne décolérait pas.

— Jamais je n'aurais cru que tu rigolerais devant la tombe de grand-père. C'était la honte !

Avec un regard à provoquer un deuxième enterrement, elle tourna le dos à son frère, sa jupe noire ondulant derrière elle. D'une main, elle attrapa une coupe de

champagne et, de l'autre, le bras de Martin, corseté dans un slim gris chiné et une veste assortie.

Arthur haussa les sourcils, puis les épaules et continua à suçoter son verre de whisky en admirant l'assemblée. Victorien, leur frère aîné, était invisible : il mouchait sans doute son désespoir dans l'encoignure d'une fenêtre, tandis que sa femme s'inquiétait de réconforter les uns et les autres.

Grand-père était peut-être mort, mais il savait vivre, et la petite réunion postinhumation était à son image : bien ordonnancée. Ni Arthur ni Mathilde ne s'étaient occupés de quoi que ce soit ; ils en auraient d'ailleurs été incapables. Suivant les goûts habituels de monsieur, Claude, le majordome, avait installé dans le grand salon un buffet, avec toasts de terrine de lapin, miniasperges et œufs de cailles à volonté. La bibliothèque avait été transformée en fumoir, le petit salon, réaménagé pour accueillir les douairières, et le vieux domestique veillait partout à un approvisionnement décent en vins.

Dentelles, lin, verrerie, sucres ou charbonnages, toutes les têtes de pont de l'industrie du Nord étaient présentes et formaient une gondole hétéroclite. Il y avait les Payelleville, les Thiriez, les Durand, les Toutlemonde, les Pollet, les Motte, les Prouvost. La grand-mère Willot était là, appuyée sur une canne encore plus fine que ses jambes, le chignon tremblotant mais toujours digne, chevrotant dans l'oreille du fils Thibergien :

— Je donnais toujours Adalbert en exemple à mes petits-enfants !

Paul Thibergien hochait gravement la tête, la bouche occupée par un toast à la mousse d'asperge. Du coin de l'œil, il cherchait Mathilde au milieu des têtes grises, espérant attirer son attention. Il avait toujours eu un

faible pour les rouquines, et la petite-fille d'Adalbert était un beau spécimen, mais elle était en grande conversation avec une blonde boulotte et mal peignée dont le nom lui échappait.

Si elle était relativement prévisible (il avait tout de même quatre-vingt-quatre ans), la mort d'Adalbert de Sainte-Sévère ébranlait toute l'assemblée : il avait été, depuis les années 1950 et jusqu'à son dernier souffle, au centre de beaucoup de décisions et plus encore de discussions. Une demi-fesse délicatement accotée aux canapés de velours, l'assistance se chuchotait les hauts faits d'Adalbert. Il y avait d'abord eu ce fumet de scandale quand il avait fait son paquetage en 1949 pour s'engager dans la Légion. Adieu papa, adieu maman, adieu surtout les usines, les fournisseurs et les grèves, je m'en vais voir ailleurs si le soleil est plus vert. La honte avait submergé la famille au point de ne plus prononcer son nom. Adalbert avait gaillardement sauté sur une vingtaine de villes et presque autant de mines avant de réapparaître sur la Grande Place un beau matin de mai, la mine fort bronzée mais un peu amaigrie. Son retour avait fait plus jaser encore que sa disparition : Dufour, Saint-Clair et autres Mulliez se demandaient si le jeune Sainte-Sévère n'était pas un rouge infiltré. Certains murmuraient qu'il avait traîné un peu trop longtemps en Indochine. On était en 1954, les guerres étaient loin, mais les syndicats, eux, étaient aux portes des manufactures et les communistes avec.

Le départ d'Adalbert avait fait l'effet d'un coup de massue à ses parents ; son retour les réveilla brusquement. Ils ignorèrent avec superbe les commérages et, pour preuve de leur confiance, lui confièrent les rênes de leur manufacture de conserves. Tout au long de ces

cinq longues années d'absence, ils avaient gardé la tête hors de l'eau en s'accrochant à leur routine : se lever chaque matin à cinq heures, aller à l'usine à vélo, faire la tournée des fournisseurs, tricoter pour les bébés des ouvrières, mettre en boîte des hectolitres de haricots verts. Ils avaient assisté à cinq messes de Noël et autant de Pâques, s'étaient assis près de trois mille six cents fois dans la grande salle à manger vide de la rue Royale. Ils avaient maintenu leur vie et l'entreprise familiale à flot, mais le cœur n'y était pas.

De ces années-là, Adalbert ne parla jamais, ses parents non plus. Il remit sans moufter ses costumes en mérinos, ses chemises en toile blanche, ses souliers bien cirés, il posa la fourragère, le képi blanc, les épaulettes rouges sur son bureau et ils y restèrent plus de cinquante ans. Personne n'y toucha, pas même Claude qui époussetait toutes les semaines la pièce avec une belle énergie, retournant les tapis, roulant les coussins, secouant les livres et le sous-main en cuir, les reliques seules échappant à son plumeau vengeur. Adalbert les brossa lui-même, jusqu'au jour de sa mort.

Le plus aisément du monde, il glissa ses pas dans ceux de son père et, comme lui, il enfourcha son vélo et se jeta dans les boîtes de conserve. La manufacture Sainte-Sévère exportait alors petits pois, carottes et pommes de terre dans toute l'Europe et aux États-Unis ; Adalbert entreprit de repousser les frontières de l'empire familial jusqu'en Afrique du Sud. C'est au retour de son cinquième voyage au Cap qu'il ramena, outre un contrat avec la chaîne de supermarchés Spar, une ravissante blondinette. La demoiselle, prénommée Zola, possédait de longues boucles cuivrées, un petit nez retroussé hérité de ses aïeux hollandais et une voix flamboyante. Sa

rencontre avec Adalbert, un soir où elle chantait *Carmen* à l'opéra du Cap, tua dans l'œuf une belle carrière de mezzo-soprano. Les murmures lillois, un temps apaisés, connurent une nouvelle flambée.

— Zola ? Est-elle communiste ? souffla Éléonore Willot, effarée, un après-midi qu'elle prenait le thé avec la mère d'Adalbert.

— Je ne crois pas. Elle porte beaucoup de bleu et ne siffle pas.

L'argument porta. Éléonore Willot, désolée, se résolut à faire le deuil du mariage qu'elle arrangeait depuis quinze ans dans sa tête entre sa fille cadette et l'héritier Sainte-Sévère.

Zola ne sifflait pas, mais elle chantait. Elle chantait beaucoup. Chaque soir, après le dîner familial, elle s'installait au piano dans le petit salon et alternait ballades, arias et solo d'opérettes.

— Vous avez une voix délicieuse, ma chère Zola, assurait régulièrement sa belle-mère.

Adalbert, lui, ne disait rien, mais l'écoutait en souriant. Puis, la tête plus légère, plein de trilles et de sol-la-si-do, il retournait à son bureau, ses haricots et ses camions de livraison. Au printemps 1957, les arias cédèrent la place aux berceuses, et elle quitta le piano pour le chevet d'un petit lit en rotin. Ce bébé baptisé Maximilien ne fut malheureusement suivi d'aucun autre, mais Zola garda son sourire, Adalbert, son énergie, et, pendant que l'héritier Sainte-Sévère grandissait, biberonné à *La Bohème*, l'usine prospérait.

Le Tout-Lille avait dû l'admettre : Adalbert révélait des talents insoupçonnés de négociateur et, contrairement à son père, n'avait pas peur de voir grand. Dès 1960, les ménagères chiliennes découvrirent donc la

qualité incomparable des légumes Sainte-Sévère. En 1963, ce furent les Australiennes qui eurent le bonheur de goûter au contenu des petites boîtes rondes, et, deux ans plus tard, les Libanaises les savouraient à leur tour. En 1969, navets, haricots rouges, betteraves et salsifis estampillés Sainte-Sévère formaient une farandole à travers les cinq continents. Les entrepôts s'étaient multipliés, s'étendant peu à peu autour de la fabrique et grignotant les champs ras. La manufacture grossissait comme un poulet nourri au grain : elle atteignit un millier de salariés, et les maisonnettes construites pour les ouvriers formaient une véritable ville. On y trouvait une école, un collège, une clinique, une église, une maison de retraite, une maternité, une bibliothèque, un cinéma de trois salles et même un petit zoo. Chaque jeudi, le patronage accueillait les enfants pour des sorties éducatives et des matchs de foot.

Le petit Maximilien trottaient derrière son père durant toutes les vacances, arpentant les planchers cirés de la grande maison et le sol en ciment de l'usine. La mère bien coiffée, la chemisette soigneusement repassée, il écoutait gravement son père négocier le prix du fer-blanc, l'achat de nouvelles machines-outils et les primes de fin d'année. À six ans, il s'amusait à anticiper le cours des légumes frais et celui du carburant ; à dix ans, il savait calculer de tête le montant des taxes douanières de dix-neuf pays et lisait consciencieusement *Terres agricoles* en buvant sa chicorée du matin. Cette enfance, qui eût semblé austère à beaucoup d'autres, comblait l'enfant. Le plus beau soir de sa vie fut celui où son père lui déclara :  
— Je pars en voyage d'affaires la semaine prochaine. Veux-tu m'accompagner ?

Rien, pas même son mariage avec Annette Durand

dix ans plus tard, ni la naissance de leurs trois enfants, ne surpassa jamais ce bonheur.

La première génération construit, la deuxième survit, la troisième démolit, assure un vieil adage auquel les Sainte-Sévère semblaient fort résolus à tordre le cou. Parvenu à l'adolescence, Maximilien n'enfila pas de pantalon à pattes d'éph' et garda ses cheveux courts. Il ne sauta pas non plus dans un van Mercedes couvert de fleurs orange et ne se mit pas au macramé. Il continua à travailler à sa manière, c'est-à-dire discrète et appliquée, jusqu'à ses trente-cinq ans, âge auquel il se glissa à son tour dans les chaussons de son père et prit la tête de l'usine après avoir fait ce qu'il est convenu d'appeler un beau mariage.

Annette, de son côté, hérita de sa belle-mère la lourde charge de tricoter une centaine de brassières par an et de distribuer le quintuple de sapins en chocolat lors du Noël des employés. Tâche dont elle s'acquitta le plus consciencieusement du monde, instaurant même une journée de détente pour les mères le Premier-Mai : ce jour-là, toutes les femmes « Sainte-Sévère » avaient droit à une balade organisée au Touquet, avec cornet de frites et beignets à volonté. Pendant qu'elles se gorgeaient de bière et du bon air de la mer, les messieurs s'occupaient de la marmaille. On vous laisse deviner la popularité qu'une telle initiative apporta à son auteur.

Un premier enfant, rapidement suivi d'un deuxième, puis d'un troisième égayèrent la grande maison familiale. Cette vie bien rythmée aurait dû s'étirer des années, mais un incident, ou plus exactement un accident, l'interrompit brutalement. Le 23 novembre 1993, Maximilien et Annette s'envolèrent pour la Colombie. Maximilien, espérant y développer la vente de navets

marinés au vinaigre, proposa à Annette de l'accompagner, lui promettant un deuxième voyage de noces. Annette jugea l'idée fort romantique et fit sa valise avec empressement. Heureusement, les trois petits avaient été confiés aux bons soins de leurs grands-parents : le séjour devait durer une semaine ; il fut définitif. L'appareil émit quelques bip-bip inquiétants au-dessus de l'Écosse avant de s'abîmer quelque part entre deux lacs et trois moutons. Les pauvres bêtes furent les premières étonnées de trouver dans leur pâture des haricots extrafins et des salsifis vapeur.

L'appel surprit Adalbert alors qu'il buvait sa chicorée. Il posa doucement son bol, s'assit et respira un grand coup. Malgré ses cheveux blancs, reprendre les rênes de l'entreprise et garder les enfants étaient pour lui une évidence. Mais comment leur annoncer la tragédie ? Ce fut Zola qui s'en chargea. Et Victorien, Mathilde et Arthur grandirent dans l'hôtel de la rue Royale, chacun se tortillant un peu d'un côté ou de l'autre pour trouver sa place, comme des rosiers cherchant un bout de soleil.

*Les enterrements sont fascinants ; ils marquent le début de quelque chose, une page qui se tourne. Et puis, c'est poétique. La musique, les fleurs, la chasuble brodée du curé... Quoique les curés se fassent rares. J'ai sans doute été pistonné pour en avoir un, mais je n'irai pas porter plainte, promis. Quant aux fleurs... Elles sont généralement d'un goût douteux. Jamais compris pourquoi on collait des œillets dans toutes les couronnes, par exemple. Les œillets sont des fleurs de vieille dame, personne ne m'en a jamais offert en quatre-vingt-quatre ans. Pas la peine de me les infliger maintenant.*

*Ils se sont tous mis sur leur trente-et-un. Arthur, Sophie, Victorien, Martin, même la pauvre Sophie a fait des efforts, mais elle semble sortir d'un combat de catch. Le chignon qui pendouille et le chemisier chiffonné. Dommage, elle a de très jolis cheveux blonds. Si seulement ce vaurien de Victorien le lui disait un peu plus souvent...*

*Bien sûr, il y a des enterrements moins poétiques que d'autres. En Indochine, ça se réglait en trois coups de pelle, et encore, quand on avait le temps, sinon on attendait que la pluie et la boue éparpillent les copains façon puzzle.*

*Là, je le prends à la blague parce que c'est le mien, mais j'ai moins ri à celui de vos parents. Vous étiez habillés tous les trois en noir, agrippés les uns aux autres comme une nichée de petits corbeaux, avec vos pattes maigroulettes. Mes pauvres petits... Heureusement que votre grand-mère était là, j'étais bien incapable de vous consoler. C'est pas que le cœur n'y était pas, hein, mais j'ai jamais été un bavard. Ma foi, ça va peut-être changer : maintenant, je n'ai plus que ça à faire de mes journées.*